J.-J. Rousseau

Œuvres complètes

IV

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE BERNARD GAGNEBIN
ET MARCEL RAYMOND

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Œuvres complètes

IV

ÉMILE
ÉDUCATION - MORALE - BOTANIQUE

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
BERNARD GAGNEBIN ET MARCEL RAYMOND

nrf

GALLIMARD

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

A

MONSIEUR DE MABLY

SUR L'ÉDUCATION

DE

M. SON FILS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ A Mr DE M[ABLY] *(a)*
SUR
L'ÉDUCATION DE M. SON FILS.

VOUS m'avez fait l'honneur, M., de me confier l'instruction de Mrs vos Enfans; c'est à moi d'y répondre par tous mes soins *(b)* et par toutte l'étenduë du peu de lumiéres que je puis avoir, et j'ai cru pour cela que mon prémier objet devoit être de bien connoître les sujets auxquels j'aurai affaire : C'est à quoi j'ai principalement emploié le tems qu'il y a que j'ai l'honneur d'être dans vôtre maison, et je crois d'être suffisamment au fait à cet égard pour pouvoir régler là dessus le plan de leur éducation[1]. Il n'est pas necessaire que je vous fasse compliment, M, sur ce que j'y ai remarqué d'avantageux, l'affection que j'ai conceuë pour eux se déclarera par des marques plus solides que des louanges, et ce n'est pas un Pére aussi tendre et aussi éclairé que vous l'êtes qu'il faut instruire des belles qualités de ses Enfans.

Il me reste à présent, M, d'être éclairci par vous même des vuës particuliéres que vous pouvez avoir sur chacun d'eux, du dégré d'autorité que vous êtes dans l'intention de m'accorder à leur égard *(c)* et des bornes précises que vous donnerez à mes droits.

Il est vraisemblable que m'aiant agréé dans vôtre maison avec un apointement honnête et des distinctions marquées vous avez attendu de moi des effets qui répondissent à des conditions si avantageuses, et l'on voit bien qu'il ne faloit pas tant de frais ni de façons pour donner à Messieurs vos Enfans un Precepteur ordinaire qui leur apprit le Rudiment, l'Orthographe et le Cathéchisme : Je me promets bien aussi de justifier de tout

mon pouvoir les espérances favorables que vous avez pu concevoir sur mon conte et je me sens assés sur de moi pour répondre d'avance que vous ne me trouverez jamais à me démentir un instant sur le Zéle et l'attachement que je dois à mes Elêves.

Mais, M., quelques soins et quelques peines que je puisse prendre, le succés est bien éloigné de dépendre de moi seul. C'est l'harmonie parfaitte qui doit régner entre nous, la confiance que vous daîgnerez m'accorder et l'autorité que vous me donnerez sur mes Eléves qui décidera de l'effet de mon travail. Je crois, Monsr, qu'il vous est tout manifeste qu'un homme qui n'a sur des Enfans des droits de nulle espéce soit pour rendre ses instructions aimables soit pour leur donner du poids ne prendra jamais d'ascendant sur des esprits qui dans le fond, quelque précoces qu'on veuille les supposer, réglent toûjours à certain age leurs opérations sur les impressions des sens. Vous sentés aussi qu'un maître obligé de porter ses plaintes sur touttes les fautes d'un Enfant se gardera bien, quand il le pourroit, de se rendre insuportable en renouvellant sans cesse de vaines lamentations et d'ailleurs mille petittes occasions décisives de faire une correction ou de flatter à propos s'échapent dans l'absence d'un Pére et d'une Mére, ou dans des momens où il est impossible de les interrompre aussi désagréablement et l'on n'est plus à tems d'y revenir dans un autre instant où le changement des idées d'un Enfant lui rendroit pernicieux ce qui auroit été salutaire. Enfin un Enfant, qui ne tarde pas à s'appercevoir de l'impuissance d'un Maître à son égard en prend occasion de faire peu de cas de ses déffenses et de ses préceptes et de détruire sans retour l'ascendant que le maître s'efforceroit de prendre. Vous ne devez pas croire, M., qu'en parlant sur ce ton-là, je cherche à me procurer le droit de maltraitter Mrs vos Enfans par des coups : J'ai toûjours eu cette brutale méthode en horreur, je la déteste plus que jamais et surement je ne suis pas fait pour la pratiquer. La menace même, si j'en suis cru, n'en frapera jamais les oreilles de Mr de Ste Marie, et j'ose me promettre d'obtenir de lui tout ce qu'on aura lieu d'en éxiger, par des voies moins dures et plus convenables si vous goûtéz le plan que j'ai l'honneur de vous proposer. D'ailleurs, à parler franchement, si vous

pensez, Mr, qu'il y eut de l'ignominie à M. vôtre fils d'être frapé par des mains étrangéres, je trouve aussi de mon côté qu'un honnête homme ne sauroit guéres mettre les siennes à un usage plus honteux que de les emploier à maltraitter un Enfant[1]. Mais à l'égard de M. de Ste Marie, nous ne manquons pas de voies de le mortifier par des punitions qui produiroient de meilleurs effets : Car dans un Esprit aussi vif que le sien l'idée des coups s'effacera aussi tôt que la douleur tandis que celle d'un mépris marqué[2], d'un raisonnement convaincant[3], ou d'une privation sensible y restera beaucoup plus longtems.

Un maître doit être craint[4]; il faut pour cela que l'Elêve soit bien convaincu qu'il est en droit de le punir : mais il doit sur tout en être aimé, et quel moien à un Precepteur de se faire aimer d'un Enfant à qui il n'a jamais à proposer que des occupations contraires à son gout, si d'ailleurs il n'a le pouvoir de lui accorder certaines petittes douceurs de détail qui ne coûtent presque ni dépense ni perte de tems et qui ne laissent pas, êtant ménagées à propos, d'être infiniment sensibles à un Enfant et de l'attacher beaucoup à son Maître ? J'apuierai cependant assés peu sur cet article, parce qu'à juger des prémiers effets de mon Zéle, j'ose conter que M. de Ste M. ne sauroit me refuser son Amitié, et qu'à tout prendre je crois qu'un Pére peut sans inconvenient se réserver le droit exclusif d'accorder des graces pourveu qu'il y apporte les précautions suivantes, necessaires sur tout à Mr de Ste M. dont la vivacité et le penchant à la dissipation demandent plus de dépendance.

Avant que de lui faire quelque cadeau, savoir secrettement du Gouverneur s'il a lieu d'être satisfait de la conduitte de l'Enfant; déclarer au jeune homme que quand il a quelque grace à demander, il doit le faire par la bouche de son Maître et que s'il lui arrive de la demander de son chef cela seul suffira pour l'en exclurre; prendre de là occasion de reprocher quelquefois au Precepteur qu'il est trop bon, que cet excés de facilité nuira aux progrés de son Elêve, et que c'est à sa prudence à corriger ce qui manque à la modération d'un Enfant. Au reste; il ne sera point du tout necessaire d'expliquer au jeune Enfant dans l'occasion, qu'on lui accorde quelque faveur précisément parce qu'il a bien fait son

devoir, il vaut mieux qu'il conçoive que les plaisirs et les douceurs sont les suittes naturelles de la sagesse et de la bonne conduitte[1], que s'il les regardoit comme des récompenses arbitraires qui peuvent dépendre du caprice et qui dans le fond ne doivent jamais être proposées pour l'objet ou *(a)* le prix de l'étude et de la vertu.

Voila tout au moins les droits que vous devez m'accorder sur Mr vôtre fils si vous souhaittez de lui donner une heureuse éducation et qui reponde aux belles qualités qu'il montre à bien des égards mais qui actuellement sont offusquées par beaucoup de mauvais plis qui ont besoin d'être corrigés de bonne heure et avant que le tems ait rendu la chose impossible. Cela est si vrai qu'il s'en faudra beaucoup, par exemple, que tant de précautions ne soient necessaires envers M. de Condillac. Il a autant besoin d'être poussé que l'autre d'être retenu, et je saurai bien de moi-même prendre sur lui tout l'ascendant necessaire : Mais pour M. de Ste M. c'est un coup de partie[2] pour son Education que de lui donner une bride qu'il sente et qui soit capable de le retenir. Dans l'état où sont les choses, les sentimens que vous souhaitterez, M., qu'il ait sur mon conte dépendent beaucoup plus de vous que de moi-même.

Nous approchons de la fin de l'année[3]. Vous ne sauriez prendre une occasion plus naturelle que le commencement de l'autre pour faire à M. vôtre fils *(b)* un petit discours à la portée de son age qui, lui mettant devant les yeux les avantages d'une bonne éducation et les suittes facheuses d'une enfance négligée, le dispose à se prêter de bonne grace à ce que la connoissance de son intérest bien entendu nous fera desormais éxiger de lui. Aprés quoi vous auriez la bonté de me déclarer en sa présence que vous me rendéz le dépositaire de vôtre autorité sur lui, et que vous m'accordez sans réserve le droit de l'obliger à remplir son devoir par tous les moiens qui me paroîtront convenables, lui ordonnant en consequence de m'obeir comme à vous même sur peine de toutte vôtre indignation : cette déclaration qui ne sera que pour faire plus d'impression sur lui n'aura d'ailleurs d'effet que conformément à ce que vous aurez pris la peine de me prescrire en particulier.

Voila, M, des préliminaires indispensables pour s'assurer que les soins que je donnerai à M. vôtre Fils ne

seront pas des soins perdus. Je vais maintenant tracer l'esquisse de son éducation telle que j'en avois conçeu le plan sur ce que j'ai connu jusqu'ici de son caractére et de vos vuës. Je ne le propose point comme une régle à laquelle il faille s'attacher : mais comme un projet qui aiant besoin d'être refondu et corrigé par vos lumiéres et par celles de Monsieur l'Abbé de M.[1] servira seulement à lui donner quelque idée du genie à qui nous avons affaire.

Le but que l'on doit se proposer dans l'éducation d'un jeune homme c'est de lui former le Cœur, le jugement et l'Esprit, et cela dans l'ordre que je les nomme[2]. La pluspart des Maîtres, les Pédans surtout, regardent l'acquisition et l'entassement des sciences comme l'unique objet d'une belle éducation sans penser que souvent comme dit Moliére

Un sot savant est Sot plus qu'un sot ignorant[3].

D'un autre côté bien des Péres méprisant assés tout ce qu'on appelle études et disant qu'ils ne veulent pas faire de leurs enfans *des Docteurs* ne se soucient guéres que de les perfectionner dans les éxercices du corps et dans ce qu'on appelle connoissance du monde : Entre ces extrémités nous prendrons un milieu pour conduire Monsieur vôtre fils. Les sciences ne doivent pas être négligées, j'en parlerai bientôt, mais elles ne doivent pas préceder les mœurs, sur tout dans un esprit petillant et plein de feu peu capable d'attention jusqu'à un certain âge et dont le caractére se trouvera décidé de très bonne heure. A quoi sert à un homme le savoir de Varron si d'ailleurs il ne sait pas penser juste ? Que s'il a eu le malheur de laisser corrompre son cœur, les sciences sont dans sa tête comme autant d'armes entre les mains d'un furieux. De deux Personnes également engagées dans le vice, le moins habile fera toûjours le moins de mal, et les sciences, même les plus spéculatives et les plus éloignées en apparence de la societé ne laissent pas d'éxercer l'Esprit et de lui donner en l'éxerçant une force dont il est facile d'abuser dans le commerce de la vie quand on a le Cœur mauvais.

Il y a plus à l'égard de M. vôtre fils; il a conceu un dégoût si fort contre tout ce qui s'appelle étude et application qu'il faudra beaucoup de tems pour le détruire,

et il seroit fâcheux que ce tems-là fut perdu pour lui, car il y auroit trop d'inconvéniens à le contraindre, et il vaudroit encore mieux qu'il ignorât éternellement ce que c'eſt qu'études et que sciences que de ne les connoître que pour les déteſter.

Je ne puis me résoudre à passer cet article sans vous avouër, Monsieur, combien la maniére dont on s'y prend pour enseigner les Enfans me paroit insensée et ridicule. On leur fait perdre trois ou quatre ans à composer de misérables Thêmes pendant qu'on eſt très assuré qu'ils ne trouveront pas deux fois en leur vie l'occasion d'écrire en Latin. On leur apprend ensuitte à faire des Amplifications, c'eſt à dire, qu'après leur avoir donné une pensée d'un Auteur on leur ordonne de la gâter en l'allongeant par le plus de paroles inutiles qu'ils en peuvent trouver. On les éxerce beaucoup sur l'hiſtoire Grecque et Romaine et on les laisse dans l'ignorance la plus crasse sur celle de leur païs; on leur passe le plus mauvais François pourvû qu'ils parlent bien latin. On leur parle d'un Dieu en trois Personnes dont aucune n'eſt l'autre et dont chacune est pourtant le même Dieu; du myſtére de l'Euchariſtie où un espace de cinq pieds eſt contenu dans un espace de deux pouces; du pêché originel pour lequel nous sommes punis très juſtement des fautes que nous n'avons pas commises; de l'Efficacité des sacremens qui opérent des vertus dans l'Ame par une application purement corporelle; touttes matiéres où la meilleure tête n'a pas assés de force pour concevoir quelque chose; en un mot, dans le tems même où l'on commence à cultiver leur raison, on leur fait faire à tout bout de champ les exceptions les plus étranges contre ses plus évidentes notions, et pour comble, on les accable d'une multitude de préceptes secs et ſtériles conceus dans des termes dont la conſtruction même n'eſt pas à leur portée; en revanche on ne leur dit rien ni des principes du Chriſtianisme, ni des fondemens de la Morale, on les laisse dans l'ignorance la plus crasse sur les dévoirs généraux de l'humanité et l'on croit opérer des merveilles en les accoutumant à prendre *(a)*, comme des Moines imbécilles, la volonté de leurs Maîtres pour l'unique régle de la vertu. Après quinze ans d'une telle éducation la raison commence à percer au travers de touttes ces broussailles, on eſt tout étonné de se trouver au milieu de tant d'impertinences : On se fait un point

d'honneur de les oublier le plus vîte qu'on peut. A vingt cinq ans[1] on est enfin parvenu au même point d'ignorance où l'on êtoit en naissant; et pour la Réligion, en se rapellant les discours absurdes qu'on leur en a tenus et les Leçons inintelligibles qu'on leur en a données, ils la regardent comme un conte de Vieille, mettent J.C. et la Vierge au rang de Cendrillon et du petit Poucet et finissent par n'avoir dans l'esprit ni dans le cœur aucun principe de raison ni de conduitte.

Ces réflexions m'ont occupé dès longtems et sur les consequences que j'en ai tirées j'avois formé un plan d'éducation bien différente de celle qui est en usage. Je ne sais quel en seroit le succés; ce que je puis dire, c'est qu'il est trop opposé et aux idées receuës et aux coutumes êtablies pour devoir vous le proposer. Ce sont de ces essais qu'il n'est point permis de tenter sur un Enfant qui n'est pas à soi, et d'ailleurs, une réfléxion toutte naturelle suffit pour me le rendre à moi même extrémement suspect. Une imagination échauffée, à force de retourner un objet peut trouver des choses nouvelles et singuliéres : Mais un jeune homme sans expérience auroit-il bonne grace à se flatter d'avoir imaginé quelque chose de reellement meilleur que ce qu'une pratique de deux mille ans a fait recevoir unanimement aux hommes les plus savans et les plus expérimentés ?

Tout bien considéré; je crois donc qu'à quelques différences prés nous ne saurions mieux faire que de nous en tenir au Systême êtabli pour le genre des Etudes de M. vôtre fils : nous tâcherons seulement de remedier aux défauts principaux de l'éducation ordinaire en changeant quelque chose dans la méthode et le détail de la sienne. A l'égard donc de la Réligion et de la Morale, ce n'est pas par la multiplicité des préceptes qu'on pourra parvenir à lui en inspirer des principes solides qui servent de régle à sa conduitte pour toutte sa vie. Excepté les Elémens indispensables et à la portée de son âge l'on doit moins songer d'abord à fatiguer sa mémoire d'un détail de Loix et de devoirs sans principe et sans liaison qu'à disposer son esprit et son cœur à les connoître et à les goûter à mesure que l'occasion se présentera de les lui developper *(a)*. Ces préparatifs sont tout à fait à la portée de son âge et de son esprit parce qu'ils ne renferment que des sujets curieux et intéressants sur le

commerce civil, sur les arts et les métiers et sur la maniére variée dont la Providence a rendu tous les hommes utiles les uns aux autres; Quelques histoires choisies avec discernement, des Fables dont on ôtera la morale pour l'exercer à la trouver de lui-même : tous ces Sujets qui sont plustôt des matiéres de conversations et de Promenades que d'études réglées auront encore des avantages dont l'effet me paroit infaillible.

Prémiérement; n'affectant point son esprit desagréablement par des idées de contrainte et d'étude réglée, et n'exigeant pas de lui une attention penible et continuë ils n'auront rien de nuisible à sa santé. En second lieu ils accoutumeront de bonne heure son Esprit à la réfléxion et à considérer les choses par leurs effets et par leurs suittes. Troisié[me]ment ils le rendront curieux et lui inspireront du goût pour les Sciences naturelles *(a)*.

Je devrois ici aller au devant d'une impression qu'on pourroit recevoir de mon projet, en s'imaginant que je ne cherche qu'à m'égaier moi-même et à me débarasser de ce que les leçons ont de sec et d'ennuieux pour me procurer une occupation plus agréable. Je ne crois pas, Monsieur, qu'il puisse vous arriver de penser *(b)* ainsi sur mon conte. Peut être jamais homme ne se fit une affaire plus importante et plus sérieuse que celle que je me fais de l'éducation de Mrs vos Enfans pour peu que vous veuilliez seconder mon Zéle; vous n'avez pas eu lieu de vous appercevoir jusqu'à présent que je cherche à fuir le travail; mais je ne crois point que pour se donner un air de Zéle et d'occupation un maître doive affecter de surcharger ses Eléves d'un travail sérieux et rebutant, de leur montrer toûjours une morgue sévére et fâchée et d'achetter ainsi à leurs dépens la reputation d'homme exact et Laborieux. Pour moi, Monsr, je le déclare une fois pour touttes : jaloux jusqu'au scrupule de l'accomplissement de mon devoir, je suis incapable de le négliger jamais. Mon goût ni mes principes ne me portent ni à la paresse ni au relachement : mais de deux voies pour m'assurer le même succés je préférerai toûjours celle qui coûtera le moins de peine et de désagrément à mes Elêves et j'ose assurer sans vouloir paroître un homme trés occupé que moins ils travailleront en apparence et plus je travaillerai pour eux.

S'il y a quelques occasions où la sévérité soit néces-

saire à l'égard des Enfans c'eſt dans les cas où les mœurs sont attaquées ou dans ceux où il s'agit de corriger de mauvaises habitudes. Souvent, plus un Enfant a d'esprit et plus la connoissance de ses avantages le rend indocile sur ceux qui lui reſtent à acquerir. De là, le mépris des inférieurs, la desobeissance aux supérieurs, et l'impolitesse avec les égaux : quand on se croit parfait dans quels travers ne donne-t-on pas ? Mr de Ste Marie a trop d'intelligence *(a)* pour ne pas sentir ses belles qualités : mais si l'on n'y pourvoit de bonne heure il y contera trop et négligera d'en tirer tout le parti qu'on devroit espérer. Ces semences de vanité ont déja produit en lui bien de *(b)* petits penchans nécessaires à corriger. C'est à cet égard, M., que nous ne saurions agir avec trop de correspondance, et il eſt très nécessaire que dans les occasions où l'on aura lieu d'être mécontent de lui il ne trouve de touttes parts qu'une apparence d'indifférence et de mépris qui le mortifiera d'autant plus que ces marques de froideur ne lui seront point ordinaires. C'eſt punir l'orgueil par ses propres armes et l'attaquer dans sa source même, et l'on peut s'assurer que M. de Ste M. est trop bien né pour n'être pas infiniment sensible à l'eſtime des Personnes qui lui sont chéres.

La droiture du cœur quand elle eſt affermie par le raisonnement eſt la source de la juſtesse de l'Esprit[1]; un honnête homme pense presque toûjours juſte, et quand on eſt accoutumé dès l'Enfance à ne pas s'étourdir sur la réfléxion et à ne se livrer au plaisir présent qu'aprés en avoir pesé les suites et balancé les avantages avec les inconveniens, on a presque, avec un peu d'expérience, tout l'acquis necessaire pour former le jugement. Il semble, en effet, que le bon sens dépend encore plus des sentimens du cœur que des Lumiéres de l'esprit, et l'on éprouve que les plus savans et les plus éclairez ne sont pas toûjours les plus sages et ceux qui se conduisent le mieux dans les affaires de la vie. Ainsi après avoir rempli M. de Ste M. de bons principes de morale on pourroit le regarder comme assés avancé dans la science du raisonnement : mais s'il eſt quelque point important dans l'éducation c'eſt sans contredit celui là, et quand il en sera tems, on ne sauroit trop s'attacher à lui apprendre à connoître les hommes; à savoir les prendre par leurs vertus et même par leurs foibles pour les amener à son

but et à choisir toûjours le meilleur parti dans les occasions difficiles : cela dépend en partie de la maniére dont on l'exercera à considerer les objets et à les retourner par touttes leurs faces, et en partie de l'usage du Monde. Quand au premier point, vous y pouvez contribuer beaucoup, M., et avec un très grand succés en feignant quelques fois de le consulter sur la maniére dont vous devez vous conduire dans des Incidens *(a)* d'invention; Cela flatera sa vanité, et il ne regardera point comme un travail le tems qu'on mettra à délibérer sur une affaire où sa voix sera contée pour quelque chose. C'est dans de telles conversations qu'on peut lui inspirer un esprit conséquent et judicieux et il apprendra plus en deux jours par ce moien qu'il ne feroit en deux ans par des instructions en forme : Mais il faut observer de ne lui présenter d'abord que des matiéres proportionnées à son âge et sur tout l'exercer longtems sur des Sujets où le meilleur parti se presente aisément : Tant afin de l'amener plus facilement *(b)* à le trouver de lui même que pour éviter de lui faire regarder les affaires de la vie comme une suitte de problêmes, où les divers partis paroissant également raisonnables il seroit indifférent de se déterminer plustôt pour l'un que pour l'autre, ce qui le méneroit à l'indolence dans le raisonnement et à l'indifférence dans la conduitte.

L'usage du monde me paroit aussi d'une nécessité absoluë et d'autant plus pour M. de Ste M. que né timide il a besoin de voir souvent compagnie pour apprendre à s'y trouver en liberté et à s'y conduire avec ces graces et cette aisance qui caractérisent l'homme du Monde et l'homme aimable.

Je hazarderai, M, de faire ici une digression pour développer quelques réflexions qui me paroissent dignes d'être éxaminées.

Quel est le vrai but de l'éducation d'un jeune homme ? C'est de le rendre heureux. Touttes les vuës de détail que l'on se propose à son égard ne sont qu'autant de moiens pour arriver à cette fin; ce principe est incontestable. Mais comment le conduire à ce bonheur ? Quels chemins y font arriver ? Ces routes si peu fraiées n'ont que des Traces imperceptibles à presque tous les yeux, et il ne paroit guéres possible de bien indiquer aux autres *(c)* ce qu'on n'a pu trouver pour soi-même. Plus aisément

leur montrerions-nous les sentiers qu'il faut éviter : nous savons trop, par éxemple, que cette félicité précieuse ne se trouve point au delà de ces forests de Conjugaisons, de Thêmes, de cathéchismes et d'impertinences qu'on fait percer à ces pauvres Enfans avec tant de larmes et d'ennuis. Ils ne commencent leur vie que par le sentiment des peines, et il semble qu'on prend d'abord à tâche de rassembler dans ces jeunes cœurs tous les déplaisirs dont leur âge est susceptible.

Qu'arrive-t-il de là ? Bientôt livrez à eux-mêmes; ils se jettent à corps perdu dans les plaisirs; ils n'en avoient pas d'idée, la nouveauté les leur rend plus piquans, l'age emporté des passions en fortifie le goût, et ils s'y livrent avec si peu de précaution que cette jouissance précipitée après avoir usé leur cœur *(a)* et détruit leur Temperament leur fait passer la fin de leur vie dans des souffrances égales à celles du commencement mais qui ne sont plus adoucies par les mêmes espérances.

Rien n'est si triste que le sort des hommes en général; cependant ils trouvent en eux mêmes un desir dévorant de devenir heureux qui leur fait sentir à tout moment qu'ils êtoient nés pour l'être. Pourquoi ne le sont ils point ? Ils accusent le destin ou bien ils murmurent contre leurs Péres et leurs Précepteurs. Pour moi Monsieur, je désire ardemment de rendre vôtre mémoire et la mienne toûjours cheres à Mr de Ste Marie, non seulement par des sentimens ordinaires d'amour, de respect et de reconnoissance, mais encore par un retour de plaisir sur les agrémens de ses prémiéres années et sur l'influence avantageuse qu'elles répandront *(b)* sur les autres.

Je conçois deux maniéres d'arriver à la félicité. L'une en satisfaisant ses passions et l'autre en les modérant : par la prémiére on jouit, par la seconde on ne désire point, et l'on seroit heureux par touttes deux s'il ne manquoit *(c)* à l'une cette durée et à l'autre cette vivacité qui constituent le vrai bonheur.

Les routes pour arriver à ces deux êtats sont entiérement opposées, il faut donc opter, et le choix est aisé si l'on compare les effets de l'un *(d)* et de l'autre. On ne sauroit nier qu'un homme qui savoure à longs traits le plaisir et la volupté ne soit actuellement plus heureux et ne jouisse mieux des charmes de la vie que celui qui ne

désire ni *(a)* ne posséde point. Deux choses me semblent pourtant rendre l'état du dernier préférable. En prémier lieu; plus l'action du plaisir est vive, et moins elle a de durée[1] : c'est un fait incontesté; On perd donc sur le tems ce qu'on gagne sur le sentiment; jusqu'ici tout seroit compensé : mais voici en quoi la chose n'est pas égalle : C'est que le goût ardent des plaisirs agit d'une telle maniére sur l'imagination qu'elle reste émuë même aprés l'effet du sentiment et prolonge ainsi le desir plus loin que la possibilité de le satisfaire, d'où je conclus que la jouissance immodérée du plaisir est pour l'avenir un principe d'inquiétude.

Au contraire : les peines d'un homme qui sans avoir joui n'a que quelques desirs à combattre diminuent à mesure qu'il gagne du tems, et la longue tranquillité de l'ame lui donne plus de force pour la conserver toûjours : son bonheur augmente à mesure que celui de l'autre diminuë.

D'ailleurs, où est l'honnête homme qui, semblable à un Ours dans la societé, ne voudroit s'occuper continuellement qu'à satisfaire ses desirs sans égard pour les bienseances ni pour le repos d'autrui : seroit on heureux avec de pareils sentimens et s'il est un bonheur reservé aux hommes l'honneur et la délicatesse n'en font-ils pas la base ? Ne nous considerons point comme si nous êtions seul dans la nature, prêtons nous aux besoins d'autrui afin qu'il se prête aux nôtres reciproquement, sacrifions lui quelquefois nos plaisirs, nous en jouirons avec plus de goût de ceux qui nous resteront et à tout prendre nous en serons plus heureux.

L'Etat d'un homme qui se livre à touttes ses passions est donc une chimére pour l'homme raisonnable. Cette raison respectable est sans doute un présent divin mais elle ne nous a été donnée que pour nous combattre incessamment nous mêmes : peut-être nous l'a-t-on venduë cher. Mais enfin nous en jouissons et ce n'est plus le tems de disputer.

Sur ce pié là, nous ne différons que du plus au moins de celui qui résiste à ses passions. Dans quelque état que nous soions nous en avons toûjours tant à combattre qu'en vérité il n'en coûtera guéres plus de prendre toutte la tâche entiére : mais ne nous imposons rien d'impossible et voions dans quel état l'esprit doit être pour pouvoir domter les émotions du cœur.

C'est ici où j'oserai, Monsieur, vous proposer ce Paradoxe étonnant qu'il n'y a de gens tranquilles et moderés dans leur desirs que ceux qui vivent répandus dans le monde. Je dis qu'ils sont tranquilles, non pas absolument mais en comparaison de ceux qui nourris dans la retraitte et l'éloignement des plaisirs ne les ont connus qu'au travers d'une imagination d'autant plus active que ses ressorts n'ont point été affoiblis par l'action continuelle des organes.

Un solitaire livré à lui même conçoit bien tot qu'il y a dans la nature d'autres hommes que lui; s'il supose que quelques uns vivent seuls, il n'ignore pas que d'autres vivent ensemble, et en comparant cette société avec sa solitude il ne tarde pas à sentir combien il y a à gagner pour la jouissance de la vie à commercer avec ses semblables : de là son imagination part et revient lui peindre des objets qui s'augmentent et s'embélissent par le loisir et la liberté de les grossir et de les combiner sans que rien lui fasse voir combien il s'éloigne de la vérité. Le cœur se méle bientôt à ces imaginations, il forme des desirs; ces desirs l'echauffent loin de l'épuiser : car le désir est le seul sentiment que la durée n'affoiblit point. De là nait l'inquietude, la mélancholie, les regrets même et peut être enfin le desespoir si la retraitte duroit toûjours et que l'imagination fut trop vive. Transportez tout d'un coup un tel homme au milieu du monde; j'omets qu'il y fera sotte contenance : mais il est sur, du moins, qu'à chaque objet nouveau il se trouvera ému beaucoup plus qu'un homme qui verroit cet objet tous les jours; sans doute à bien des égards il trouvera beaucoup à rabattre de tout ce qu'il s'êtoit figuré; mais la grande diversité des objets ajoutera quelque chose à l'impression de chacun d'eux, et ôtera la liberté des réfléxions qui pourroient en diminuer l'effet; il sera continuellement agité et livré à un torrent de sentimens étrangers, chacun aura pour lui le prix de la nouveauté. L'expérience nous apprend avec quelle avidité on s'y livre en pareil cas, et combien il est dangereux, même avec le plus grand fond de Philosophie et de raison, de passer subitement d'un long calme à une aussi violente agitation.

Prenons à présent un homme livré au monde dès son Enfance. Cette foule d'objets agréables et déplaisans n'agissent sur lui qu'avec un dégré de force tempéré par

la longue habitude. Le cœur s'en rassasie, parce que l'Esprit s'accoutume à les voir; les plaisirs les plus piquans, les déboires les plus marqués ne sont pour lui que des événemens ordinaires dont les épreuves réitérées lui ôtent presque tout le sentiment. Il n'est violemment ému de rien parce que tout lui est familier; il conte ses plaisirs plustôt que de les peser; et une légére agitation toûjours continuée tient son ame dans une certaine égalité où elle ne sauroit être avec de vives émotions. Voiez un homme extrémement repandu; il porte partout un air de gaîté et d'enjoûment, sa Tête est remplie de Musique, de Peinture, de Spectacles, de festins, de petits vers, de jolies femmes : rarement y a-t-il quelque chose de plus. Cela forme un groupe si amusant que l'ame n'a guéres le Loisir de se distraire sur d'autres objets plus sérieux ni même de s'occuper fortement de chacun de ceux là en particulier. Elle les effleure tous et elle est contente. Pour être heureux, du moins pour n'être pas à plaindre, il faudroit donc énerver les passions et multiplier les goûts, et voila justement l'effet du commerce du monde. On s'imagine ordinairement que le Monde est le Théatre des grandes passions; je pense au contraire qu'il est seulement celui des petits goûts et il ne faut pas être bien expérimenté pour se convaincre que les grands traits de Passion dans tous les genres ont presque tous été produits par des cœurs solitaires et mélancholiques.

De tout cela, je conclus qu'un homme destiné à figurer un jour dans le monde n'y sauroit être introduit de trop bonne heure, non seulement pour apprendre à s'y conduire avec aisance, mais encore pour s'accoutumer à le connoître et à ne s'en pas laisser charmer immodérement quand dans l'age le plus impétueux il s'y trouvera livré par Etat.

Je serois assez de l'avis de ceux qui prétendent que rien n'est si aisé à un jeune homme que de se former pour la societé et de se rendre aimable même en sortant de la poussiére de l'Ecole : C'est l'effet ordinaire d'un prémier attachement et il y a peu de Cavaliers polis qui ne soient redevables de leur éducation à la prémiére Femme qui leur a inspiré du goût; aussi n'est-ce pas là le principal inconvenient que je vois à retarder l'introduction d'un jeune Homme. C'est aux dispositions du Cœur que j'ai égard et aux passions qui en sont l'ouvrage. Ce jeune

FRAGMENS POUR UN DICTIONNAIRE DES TERMES D'USAGE EN BOTANIQUE

INTRODUCTION 1201
[DICTIONNAIRE] 1211

FRAGMENTS DE BOTANIQUE

FRAGMENTS 1249

NOTES ET VARIANTES

Mémoire présenté à M. de Mably sur l'éducation de M. son fils . 1259
Projet pour l'éducation de M. de Sainte-Marie 1267
Emile (première version) 1268
Emile ou de l'éducation 1288
Emile et Sophie 1711
Lettre à Christophe de Beaumont 1729
Fragments sur Dieu et sur la révélation 1763
Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire 1771
Lettres morales 1786
Notes sur « De l'Esprit » 1803
Lettre à M. de Franquières 1805
Lettres sur la botanique 1808
Caractères de botanique 1830
Fragmens pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique . 1831
Fragments de botanique 1848

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES 1851

INDEX DES NOMS ET DES OUVRAGES CITÉS 1895

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ À MONSIEUR DE MABLY
SUR L'ÉDUCATION DE M. SON FILS

PROJET POUR L'ÉDUCATION
DE MONSIEUR DE SAINTE-MARIE

ÉMILE

Première version (manuscrit Favre)

ÉMILE OU DE L'ÉDUCATION

ÉMILE ET SOPHIE

LETTRE À CHRISTOPHE DE BEAUMONT

FRAGMENTS SUR DIEU
ET SUR LA RÉVÉLATION

LETTRE À VOLTAIRE

LETTRES MORALES

NOTES SUR « DE L'ESPRIT »

LETTRE À FRANQUIÈRES

LETTRES ÉLÉMENTAIRES
SUR LA BOTANIQUE

FRAGMENTS POUR UN DICTIONNAIRE
DES TERMES D'USAGE EN BOTANIQUE

Introductions
Notices bibliographiques
par Bernard Gagnebin

Rousseau herborisant.
Dessin original.
Bibliothèque nationale.